

Les Touaregs

Edmond Bernus*

En 1906, des nomades Regueibat furent attaqués par des inconnus dans le Sahara nord-occidental, région qu'ils revendiquent aujourd'hui sous l'étendard du Front Polisario. 1906, dans leur calendrier qui ponctue le temps en donnant à chaque année le nom de l'événement majeur qui doit fixer la mémoire, fut appelée "l'année du Ghezzi des Aït Guerinante", c'est-à-dire, "l'année du coup de main des hommes aux petites queues"*** (Cauneille et Dubief, 1955 : 534). Ce rezzou des Touaregs de l'Ahaggar avait traversé, avant son attaque, une des zones les plus inhospitalières du Sahara : l'Empty Quarter. La surprise des Regueibat fut d'autant plus vive que le désert absolu qui les séparait des Touaregs ne leur avait jamais permis de les rencontrer, et donc de les connaître. Monod (1958 : 283) décrit leur étonnement devant "les tresses des hommes (certaines étaient ornées de verroteries comme celles des femmes)... la valeur des combattants et leur adresse à manier les armes... le dressage excellent des montures à baraquier sur les antérieurs seulement pour permettre la mise en selle rapide du méhariste."

Une rencontre, les armes à la main, entre guerriers relevant de cultures distinctes (Regueibat arabophones et Touaregs berbérophones), mais exploitant un même milieu désertique, révélait sans même échange, visite ou brève cohabitation, des différences sur le plan de la parure, du dressage des animaux, de la pratique guerrière. L'originalité de quelques traits d'une autre civilisation était entrevue par les guerriers du désert occidental. Qu'est-ce donc qu'un Touareg ? Comment un Touareg se définit-il lui-même ? Comment est-il reconnu et perçu par les autres ? Si cet épisode de 1906 a pu nous donner un élément de réponse, il reste à élargir, à préciser la question : comment est-on, comment peut-on être Touareg en 1986 ?

Une civilisation touarègue ? Un pays touareg ?

On sait que les Touaregs n'utilisent pas le terme par lequel on a pris l'habitude de les désigner : entré dans l'usage de notre langue, "touareg" se voit dès lors appliquer les règles de la grammaire française et les recours à *targui* ou *targuia* ne correspondent qu'à une fausse rigueur. C'est par une référence au langage (*Kel Tamasheq*¹, ceux qui parlent *tamasheq*) ou à l'usage masculin du voile de tête (*Kel taggelmust*) que les Touaregs se déterminent le plus généralement. Ils montrent par là une difficulté à trouver un dénominateur commun à des hommes qui n'ont jamais réussi au cours des siècles à réaliser leur unité politique, dont les économies et les modes d'exploitation du milieu varient d'une région à l'autre et dont l'appartenance à une société hiérarchisée amplifie les différences entre les strates qui la composent (aristocrates-guerriers et anciens esclaves, religieux et artisans, etc.). "Touaregs" rassemble sous un même vocable des populations venues souvent du nord du Sahara, ayant transité par les massifs montagneux (Ahaggar, Air, Adghagh des Ifoghas) pour atteindre et franchir le fleuve Niger et les frontières de l'actuel Nigeria. Au cours de ces migrations par petits groupes familiaux, les populations autochtones furent souvent absorbées et intégrées dans l'ensemble touareg, après qu'elles eurent adopté langue ainsi que comportements et attitudes de leurs envahisseurs. Il s'agit donc d'un brassage de groupes humains qui se sont constitués sur place sous le nom et sous la forme qui sont aujourd'hui les leurs : par leur nom, les "tribus"² se réfèrent souvent à un toponyme, témoin de cet enracinement ; par leur histoire, les "ensembles politiques"³ rappellent comment ils se sont formés sous l'autorité d'une tribu de l'aristocratie guerrière dominante, imposant son pouvoir à des "dépendants" qui acceptent cette allégeance contre une protection indispensable en période de guerres et de rezzous, menés aussi bien par

d'autres Touaregs que par des ennemis étrangers inconnus. Une des constantes du monde touareg, qui se perpétue et se renouvelle tout au long de l'histoire, est fondée sur cette organisation politique formée autour d'un tambour de guerre (*ettebel*) qui matérialise le pouvoir ainsi que son détenteur (*amenokal*). Par migrations, guerres internes, révoltes ou scissiparité, de telles chefferies disparaissent ou plus souvent se créent, se remodelent, se renforcent ou se dédoublent ; mais elles se reforment sur un modèle constant, associant diverses strates d'une hiérarchie sociale qui va d'une aristocratie guerrière au monde servile en passant par des religieux, des guerriers tributaires et des artisans ; les éléments serviles s'insèrent également dans une hiérarchie qui connaît toute une gamme de situations marquant de subtils rapports avec les "hommes libres" captifs de tentes vivant parfois encore en symbiose avec leurs maîtres : captifs cultivateurs, constituant autrefois l'antenne agricole des guerriers nomades, affranchis à titre individuel ou collectif, "tribus" constituées par l'alliance d'un homme et d'une femme, l'un de condition libre, l'autre de condition servile et dont le nom générique qui les désigne rappelle cette origine mélangée, etc. Toutes ces gradations marquent autant d'étapes vers une libération, qui n'efface cependant jamais les traces d'un passé servile. Les composantes de ces différents ensembles politiques varient en importance relative : ici, les tributaires (*Kel Ahaggar*, *Kel Fadey*), là, les religieux (*Iwelledmeden Kel Deneg*) sont majoritaires, alors qu'ils sont absents ailleurs ou très peu nombreux (*Kel Geress*). Le nombre relatif des groupes serviles croît du nord vers le sud, du Sahara au Sahel : dans la zone pastorale, ils forment environ 10 à 15 % de l'ensemble de la population touarègue, alors qu'ils dépassent 80 % en zone agro-pastorale.

Cette forme d'organisation politique originale, qui ne fut jamais centralisée, reproduite dans le temps et dans l'espace, ne constitue souvent plus qu'une façade provisoirement conservée par l'administration. La société touarègue, fondée sur la guerre,

*. Directeur de recherches à l'ORSTOM.

**. Désigne les tresses de la chevelure.

l'esclavage et la maîtrise d'un espace, fut ébranlée par le colonisateur auquel elle s'était violemment et vaillamment opposée.

Dès lors, cet édifice pyramidal, maintenu souvent artificiellement, ne représente plus le cadre dans lequel une société peut se reconnaître, se mobiliser, se retrouver. C'est donc ailleurs que se rencontrent les valeurs dans lesquelles les Touaregs peuvent se situer par rapport aux autres et fonder la défense ultime de leur spécificité, de leur nature profonde. Le langage, qui est le premier critère par lequel les Touaregs se définissent, est une de ces valeurs, l'image de marque par laquelle sont véhiculées leurs traditions orales ; une littérature (contes, récits, proverbes, poèmes) constitue un trésor conservé dans les mémoires, aujourd'hui heureusement largement enregistré et transcrit⁴ : les travaux du Père de Foucauld au début du siècle ont donné une impulsion majeure et une source irremplaçable de documentation pour la *tamahag* des Kel Ahaggar (dictionnaires, textes en prose, poèmes)⁵. Cette littérature est plus qu'un patrimoine en voie de disparition : elle vit, et même les jeunes gens continuent de nos jours à exprimer leurs amours ou à décrire leurs voyages dans les poèmes renouvelés à chaque occasion. Si la guerre et les exploits des héros ne peuvent plus, comme par le passé, nourrir l'inspiration, les poèmes chantent toujours les sentiments amoureux et aussi les événements majeurs du monde actuel : sécheresses, migrations, travail salarié dans les villes, deviennent les thèmes de poèmes lyriques ou s'exprime la nostalgie de verts pâturages, de campements délaissés, de la famille éloignée, et de femmes aimées, dont la pensée soutient l'exilé.

Le parler touareg appartient à la souche linguistique berbère, dont il est un des rameaux les plus méridionaux, trait d'union entre le monde arabe et le monde soudanien : il s'agit donc d'un parler faisant partie d'une communauté qui déborde le pays touareg, puisque le berbère est répandu dans tout le Maghreb, du sud marocain à l'Égypte, en passant par l'Algérie, le sud tunisien et la Libye. Mais, cet ensemble est assez diversifié pour empêcher un Touareg de communiquer avec un Kabyle ou un Chleuh. En revanche, un Touareg du Tassili ou de l'Ahaggar comprend un Touareg de l'Oudalan (Burkina Faso) ou du Damergou (Niger). Les idiomes touaregs (*tamahag*, *tamajaq*, *tawillemet*, etc.) sont suffisamment proches pour ne pas constituer de barrières entre leurs locuteurs. Les emprunts aux langues vernaculaires extérieures — le touareg n'étant guère un parler de contact — sont relativement rares. Bien que l'arabe, au nord du Sahara ou au Sahara central, et le haoussa dans le sud, puissent avoir une influence non négligeable, le touareg est resté, sur le plan lexical, un des

parlers berbères les plus purs : c'est ainsi que les emprunts à l'arabe sont seulement de 5 % pour le touareg, 25 % pour le chleuh et 35 % pour le kabyle (Chaker 1984 : 225)⁶. Seuls parmi les berbérophones, les Touaregs possèdent une écriture dont les caractères *tifinagh* sont connus et utilisés par les hommes comme par les femmes⁷ : de graffiti sur les rochers ou sur l'écorce des arbres, cette écriture s'est aujourd'hui répandue par l'usage du crayon à bille. L'antique alphabet libyco-berbère, sans doute d'origine phénicienne, se retrouve sous forme d'inscriptions anciennes sur les parois rocheuses du Sahara, difficilement déchiffrables, ou de messages récents de bergers ou de voyageurs. Il n'est guère concurrencé par l'arabe, pourtant enseigné dans les écoles coraniques, mais presque exclusivement réservé au domaine religieux. Le parler et l'écriture des Touaregs sont un refuge, un conservatoire culturel préservé par l'éloignement des centres de diffusion des langues et des écritures conquérantes (arabe et français).

L'usage de la *tamasheq* et du *tifinagh* ne constitue cependant pas le seul dénominateur commun de la civilisation touarègue. Il en est un d'abord, dont nous reparlerons plus loin,



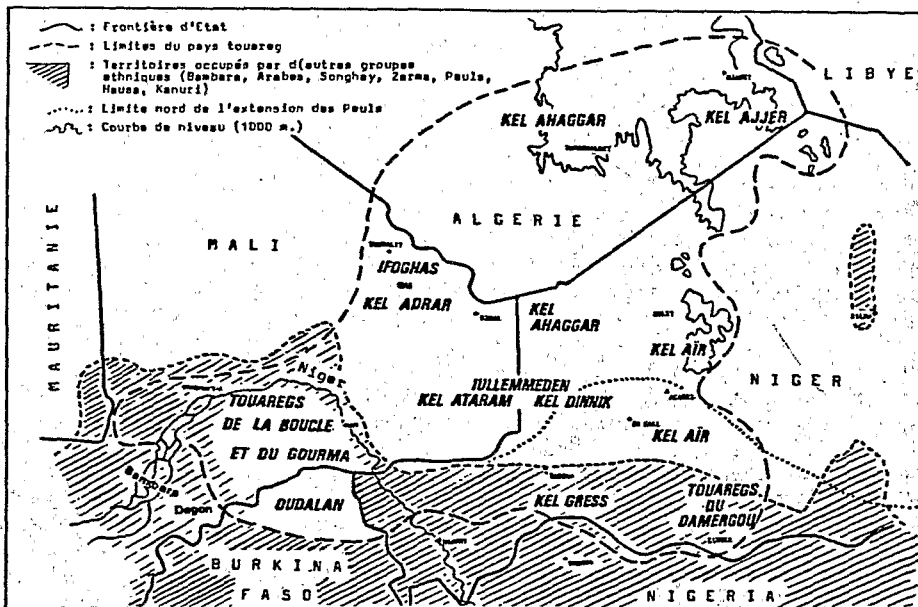
Gravure rupestre : tête d'un girafe de grande dimension entourée en caractères tifinagh (Aïz).

Photo E. Berr

TOUAREGS

LIBYE	ALGÉRIE		NIGER				MALI		BURKINA		
	KEL AJJER	KEL AHAGGAR	KEL AÏR	DAMERGOU	KEL GRESS	TULLEMMEDEN	KEL ADRAR	GOURMA	OU DALAN		
	Tassili n'Ajjer	Hoggar	Aznavagh Tamessa	Aïr	Damergou	Téhoua Ader-Doutchi	Kel Dinuk Dalol Boso	Faguiret	Aïrar des Ifoghas	Gourma (sud de la boucle du Niger)	Nord Burkina
?	20 000			500 000				300 000	30 000		

* Le préfixe *tamashek* Kel signifie "ceux de".



Le pays touareg et ses abords.

qui est l'appartenance à une civilisation pastorale caractérisée par des techniques, des rapports particuliers avec les animaux et le milieu exploité, avec l'espace où l'homme apprend à vivre, à se déplacer, à s'orienter, y compris dans les déserts où un étranger ne perçoit aucun repère apparent. Mais il existe encore, au-delà de ces caractères, une manière d'être touareg où chacun se reconnaît, se définit dans sa différence et sa complémentarité. Même si le forgeron n'agit pas comme le guerrier, si l'esclave est en quelque sorte le "négatif" de l'aristocrate ou du religieux, leurs comportements respectifs se situent dans un contexte général de la société où ce qui est interdit à l'un est licite à l'autre, où la pudeur de l'un n'est pas l'exact symétrique de celle de l'autre : le forgeron peut exprimer ce que les autres ne peuvent exprimer ou plus exactement, il est leur porte-parole. Tous les Touaregs cependant, participent à une communauté où la contenance de chacun est ajustée à son sexe, à son âge ou à sa catégorie sociale : les jeunes gens, par exemple, referment leur voile pour ne laisser qu'une fente à leurs yeux devant toute personne à qui ils doivent le respect ; les relations amoureuses sont très libres tout en étant codifiées au cours de réunions publiques (ahal) entre partenaires exempts de tout lien conjugal (Bernus, 1981 : 156-160).

Ces attitudes codifiées, liens tacites qui cimentent une société, ont été décrites récemment chez les Peuls (Dupire, 1981 : 165-181) où on les connaît sous le nom de pulaaku. Si aucun terme ne définit le comportement touareg, sinon celui de *tekaragit*, maladroitement traduit par "honte", "pudeur", "respect", "réserve"... , il existe réellement des types d'attitudes complémentaires, des complicités tacites dans un jeu de miroir où se retrouvent tous les partenaires de la société. Cette manière d'être et de vivre s'exprime d'une extrémité à l'autre du pays touareg, lequel traverse sans hiatus le Sahara du nord au sud, isolé à l'est et à l'ouest par des déserts, et en contact avec les cultures maghrébines et soudaniennes dans ses marges latitudinales.

Les Touaregs dans l'Afrique d'aujourd'hui

Les Touaregs occupent donc un espace sans solution de continuité⁸, tout comme les Mossi, les Baoulé ou les Bamiléké dont les importantes communautés ont imprimé leur marque aux régions qu'elles ont conquises. Toutefois, ces dernières ethnies forment en général des peuplements très denses au sein d'un même Etat, où elles constituent un des groupes majeurs par leur importance numérique ou par le rôle de leurs chefferies. Le



Niger, région de Tegidda-n-tesemt. Photo E. Bernus

"pays touareg", lui, est partagé entre de nombreux Etats : Libye, Algérie, Mali, Niger, Burkina Faso. Loin du rêve caressé par des militaires français qui, de l'époque coloniale jusqu'à la guerre d'Algérie, souhaitaient la création d'un Etat indépendant du Maghreb et du Soudan — des Arabes et des Noirs ! — (sans tenir compte du fait que cette unité politique n'avait jamais existé), les Touaregs sont aujourd'hui rattachés à des nations pluriethniques dans chacune desquelles ils ne constituent qu'une minorité.

Combien compte-t-on de Touaregs ? Il est d'autant plus difficile de répondre à cette question que les ressortissants des différents Etats n'ont été recensés ni à la même époque, ni selon les mêmes méthodes. De plus, la définition des Touaregs varie d'un recensement à l'autre : dans bien des cas, on y inclut, avec raison, les groupes anciennement serfs et devenus touaregs par assimilation culturelle en une ou deux générations ; dans d'autres cas, on les recense séparément, choix qui peut être acceptable lorsque, s'agissant par exemple des *Bella* ou *Bugaje* (plur. de *Buzu*), ils ont perdu la langue touarègue et ont adopté le parler des paysans et commerçants songhay ou haoussa. Il existe ainsi une marge, un flou statistique qui distingue parfois les "Touaregs vrais" des "Bellas" ou les "Touaregs vrais" des "Bouzous nomades" et des "Bouzous sédentaires" : cette division nouvelle entre "vrais" et "faux" n'est d'ailleurs

pas sans inquiéter, en laissant supposer la présence de "faux Touaregs" comme s'il était encore fait référence à une notion de pureté raciale plus qu'à celle du domaine culturel. En dépit de ces difficultés, on peut estimer raisonnablement que les Touaregs sont un peu moins d'un million et que la très grande majorité d'entre eux vit au sud du Sahara, principalement au Niger (500 000) et au Mali (300 000). Alors que, dans ces deux derniers pays, leur proportion par rapport à la population totale est importante, que représentent en Algérie les 20 000 Kel Ahaggar face aux 20 millions d'Algériens ? Ce sont les habitants du bout du monde, poignée d'hommes sans poids économique ou politique.

Au cœur du pays touareg, c'est-à-dire dans toutes les régions où les Touaregs sont les seuls habitants ou constituent la majorité de la population, on ne rencontre qu'une faible densité humaine, inférieure à 1 habitant au km². Il faut noter cependant que ce domaine a été pénétré depuis une cinquantaine d'années, au Niger comme au Mali, par des Peuls nomades, repoussés progressivement des régions méridionales surpeuplées où l'extension des surfaces cultivées réduisait peu à peu les terrains de parcours de leurs troupeaux. Le pays touareg inclut les arrondissements d'Arlit, d'Agadez, de Tchinn Tabaraden au Niger, la 6^e et la 7^e région (Menaka, Kidal) au Mali, les *willaya* de Tamanrasset et Djannet en Algérie. Le "fait touareg" s'estompe

vers le sud dans la mosaïque ethnique qui occupe le domaine sahélo-soudanien voué à une économie agro-pastorale. On voit donc que les Touaregs participent essentiellement à une civilisation liée au nomadisme pastoral, dans une zone sahélo-saharienne faiblement peuplée, et exploitée par un élevage extensif et par un commerce caravanier actuellement en régression. Or, les enquêtes ont démontré¹⁰ que l'accroissement démographique est proportionnel au degré de sédentarité, allant d'une augmentation faible chez les nomades, plus forte chez les agropasteurs, à un maximum chez les paysans sédentaires. Ainsi, à l'intérieur même de la société touarègue, le gradient démographique joue aux dépens des éleveurs nomades qui occupent l'essentiel du pays touareg : il joue également dans chaque Etat où les Touaregs connaissent un croît démographique plus faible que celui du reste de la population.

Ce constat n'est pas sans étonner si l'on se réfère à l'histoire du Moyen-Orient marqué par une pression permanente des nomades sur les sédentaires : "La donnée de base, écrit à ce propos Planhol, est ici d'ordre démographique. C'est l'excédent constant en hommes de la société nomade, produisant régulièrement, continuellement, des hommes comme des sauterelles. Le désert est un extraordinaire générateur de vie, et le surplus de celle-ci, devant les limitations du milieu, doit rapidement se répandre vers les régions cultivables. Le mécanisme de cette pression démographique permanente doit être cherché dans la salubrité de la vie nomade, dans le climat brutal mais sain du désert, surtout et plutôt dans l'immunité relative dont les nomades jouissent grâce à leur dissémination, à l'égard des épidémies qui dévastent périodiquement, dans la situation sanitaire traditionnelle, le monde sédentaire." (Planhol, 1968 : 14-15)

Des enquêtes plus récentes et plus approfondies (Hill-Randall, 1984 : 921-46) permettent toutefois de nuancer quelque peu ce qui pourrait paraître comme un fait établi ; c'est ainsi que des facteurs culturels et sociaux rarement pris en compte, en bousculant des idées reçues, "laissent apparaître un système complexe où parfois les enfants des plus riches meurent le plus". Et ces différences, chez les Touaregs, jouent au détriment des aristocrates par rapport à leurs propres serviteurs vivant avec eux au campement.

Quoi qu'il en soit de ces controverses, le déséquilibre démographique déjà constaté dans la région tend aujourd'hui à s'accroître en faveur des paysans. Alors que les épidémies sont jugulées, il va de soi que les sédentaires, plus proches des hôpitaux et des dispensaires, reçoivent des soins plus réguliers que les nomades. Cette tendance se manifeste dans le même sens pour la scolarisation

et l'encadrement administratif : l'éloignement des centres, le manque de communications, rendent les nomades plus difficiles à scolariser ou à administrer. De ce fait, ils reçoivent moins de services de l'Etat, et, par voie de conséquence, ils sont moins représentés dans les rouages de l'Administration sans que pourtant il existe d'exclusive à leur égard. Rappelons également que pendant toute la période coloniale, les Touaregs — en particulier les chefs et les "hommes libres" — se sont opposés à la scolarisation de leurs enfants, contrainte qu'ils jugeaient insupportable.

Une telle marginalisation n'est cependant pas uniforme. Au Niger et au Mali, les Touaregs constituent non seulement des communautés atteignant 10 et 15 % de la population totale, mais ils sont majoritaires dans des arrondissements où leur influence reste appuyée sur des chefferies encore vivantes ;

LES TOUAREGS

Le mot Touareg vient de Targa, oasis du Fezzan d'où les Touaregs seraient originaires. Les Touaregs se désignent eux-mêmes par les termes de Kel Tamashek ("ceux qui parlent tamashek") ou Kel Tagelmust ("ceux du voile", en arabe : *Mulith themin*). Leur langue, le *tamashek* (berbère du sud) est pourvue d'une écriture alphabétique : les *tifinagh*. Elle appartient au groupe hamite qui inclut également les langues couchitiques d'Afrique de l'Est (copte, galla d'Ethiopie et du Kenya, somali). La société touarègue, très hiérarchisée, est divisée en castes. Les Touaregs ont adopté l'islam, mais conservent dans leurs croyances et leurs comportements l'héritage d'un passé plus ancien. Ils occupent au Sahara un espace de plus de 2 millions de km².

enfin, ils font partie d'Etats pluri-ethniques. Dans ces derniers ne se sont pas imposées, comme en Algérie et en Libye, ni une langue hégémonique véhicule d'une culture et d'une religion conquérantes, et devenue en outre langue officielle (arabe), ni, comme au Burkina Faso, une communauté ethnique (les Mossi) si importante en nombre et en influence que chefferie traditionnelle et capitale moderne se superposent. La langue et la culture touarègues au Niger et au Mali font partie du patrimoine national, au même titre que celles des autres ethnies principales. Les Touaregs parlent donc une des langues reconnues comme nationales grâce au nombre de ses locuteurs, et, à ce titre, ils ont droit d'expression à la télévision et à la radio. C'est ainsi que les informations internationales et les nouvelles locales sont traduites en tamashek et qu'est assurée la diffusion de leur lit-

térature (romances, récits historiques, poésies et de leur musique.

Eclatés entre plusieurs Etats, les Touaregs prennent aujourd'hui conscience de cette double appartenance à une même communauté culturelle et à diverses entités nationales. De là aussi proviennent les difficultés politiques survenues depuis quelques années.

Les Touaregs dans les Etats

S'agit-il de faire taire ces minorités, au faible poids économique, dont le particularisme est considéré comme un obstacle à la constitution d'un Etat moderne ou, au contraire, d'accepter une communauté qui apporte une contribution originale à la constitution d'une nation née au contact de cultures et de civilisations complémentaires ? Les politiques des Etats vis-à-vis de leurs minorités ne sont-elles uniformes ni invariables : elles s'infléchissent souvent en fonction des circonstances internationales ou internationales.

a) Afrique du Nord

En Libye et en Algérie, les Touaregs font partie d'une communauté doublement marginale : ils appartiennent à la fois à l'ensemble berbérophone et au monde nomade considéré comme participant d'une économie et d'un mode de vie archaïque qu'il convient de faire disparaître par la sédentarisation.

"En Libye, à partir de 1969, la sédentarisation des nomades, canalisée par les fermes d'Etat, se réalise violemment par confiscation ou destruction des animaux de bât, sous prétexte de contrôles sanitaires. C'est alors que sont réprimées les coutumes non conformes au système de valeurs arabes, en particulier l'*ahal*, réunion entre jeunes gens où se pratique une cour d'amour raffinée, échange de poésies chantées et accompagnées d'un violon monocorde, ou bien toute fête (baptême du nom, mariage...) où hommes et femmes ne sont pas séparés, ou encore l'absence de voilement et le comportement libéré de la femme touarègue." (Awki, 1983 : 138)

En Algérie, l'attachement à la langue et aux traditions berbères suscite la méfiance après qu'au printemps 1980 un mouvement populaire se soit manifesté en Kabylie dans une prise de conscience collective. «Oui, ils existent, ils vivent et s'expriment, en Kabylie, à Alger, au Maroc, au Sahara... Ils sortent des musées, des fêtes folkloriques, des pages d'Ibn Khaldoun, des albums photos et dépliants pour touristes : des Berbères veulent être présents à leur place, chez eux, sans

honte ni voile, eux les éternels relégués aux marges de "l'Etat", spectateurs et objets passifs de l'"Histoire"... culture, Etat, Histoire des autres.» (Chaker, 1983 : 1) Eloignés de ces mouvements, les Touaregs en recueillent pourtant un écho qui éveille chez eux le sentiment de partager les mêmes valeurs. Soucieux de modernisation sociale, et au nom de principes démocratiques et égalitaires, le gouvernement algérien a engagé à l'égard des Touaregs une politique autoritaire : libération des captifs retirés brutalement des campements de leurs anciens maîtres pour y être sédentarisés à Tamanrasset sans préparation (Gast, 1965 : 138-139) ; suppression des droits des Touaregs nomades sur les agriculteurs que l'*amenokal* avait installés au XIX^e siècle dans différentes vallées (Idèles, Tazrouk, Tahifet, Amsel, etc) afin de mettre en valeur les terres irriguées au profit des éleveurs (4/5 ou 1/2 des récoltes). Le commerce caravanier, encore pratiqué dans les années 70 (fourniture des marchés nigériens et maliens en sél de l'Amador et en plantes aromatiques de l'Ahaggar en échange du mil de l'Ader et du Damergou dont les Touaregs sont gros consommateurs), fut entravé par l'Administration (douanes, police) qui multiplia les obstacles. Un trafic automobile plus facilement contrôlable et favorisé par l'amélioration du réseau routier se mit en place. C'est ainsi que les dernières caravanes vers le nord (Touat, Tidikelt) destinées à se procurer dattes et blé tombèrent également en désuétude. Enfin, l'évolution de la société nomade fut volontairement précipitée dans un sens qui visait à la faire disparaître en tant que telle et à abolir les caractères qui lui avaient permis pendant des siècles de vivre sans ingérence extérieure ; de nouveaux centres de cultures furent créés pour le retour des Kel Ahaggar vivant au Tamesna (nord-Niger) dont les terrains de parcours accueillent en permanence les troupeaux de vaches, de chameaux et de brebis incapables de vivre au Sahara central trop aride. Depuis quinze ans, Tamanrasset, ville administrative, centre d'activités industrielles (recherches minières, chantiers, travaux publics), haut lieu d'un tourisme stimulé par de nouvelles routes et par des liaisons aériennes améliorées, devient un pôle d'attraction pour les Touaregs. De chaque campement, des hommes partent à la recherche d'un travail salarié ou d'une activité liée au tourisme (guide, loueur de chameaux, artisanat). Les Kel Ahaggar nomades se spécialisent comme conducteurs d'engins, chauffeurs, ou comme figurants d'un spectacle dans lequel les hommes, comme les animaux sauvages, animent un paysage grandiose conservé vivant pour des touristes riches en devises. Certains campements, dans un rayon de 50 km autour de Tamanrasset, vivent sous des tentes en bâches de plastique venues des chantiers : les velums en peaux des tentes

traditionnelles sont conservés mais ne sont exhibés que lors de la visite de touristes conduits par des guides originaires du campement.

b) Mali et Niger

On se souvient qu'au Mali, en 1963-64, le gouvernement réprima sévèrement par l'armée les Touaregs de l'Adghagh des Ifoghas qui acceptaient difficilement l'autorité sans souplesse d'une administration centrale reconnaissant mal leurs particularismes. Ces affrontements provoquèrent exils, paupérisation après destruction des troupeaux, et, par voie de conséquence, méfiance accrue envers les autorités (Cheikh ag Bay et Rachid Bellil, 1986 : 49-85). Depuis plusieurs années, le gouvernement malien cherche à apaiser ces



Azelik.

Photo E. Bernus

tensions pour donner aux Touaregs leur place dans la communauté nationale : des ministres touaregs participent au gouvernement ; la langue touarègue est reconnue au niveau national ; la culture, l'histoire touarègue sont l'objet d'études et les 6^e et 7^e régions sont ouvertes aux chercheurs : l'isolement touareg se dissipe peu à peu.

Au Niger, les gouvernements successifs ont eu le souci depuis l'indépendance de donner aux nomades une représentation : ce fut d'abord un Ministère des affaires sahariennes et nomades dont le titulaire touareg fut un intermédiaire auprès des plus hautes autorités de l'Etat ; puis des ministères spécialisés (postes, finances) furent confiés à des Touaregs, ainsi que des postes importants à tous les niveaux : la charge de premier ministre est occupée aujourd'hui par un Touareg de l'est (canton du Kormaka) celle de secrétaire d'Etat à l'Intérieur par un Touareg de l'arrondissement de Tchinn Tabaraden (tribu des Elvelitan). Mais les efforts d'intégration et de participation eurent à souffrir des tentatives libyennes de manipulation des Touaregs dans une politique de déstabilisation. La propa-

gande libyenne eut ainsi pour effet de provoquer un climat de tension et de suspicion, bientôt aggravé par divers incidents (Arlit en novembre 1982, Tchinn Tabaraden en mai 1985¹¹). Même si elle ne concerne qu'un nombre dérisoire d'individus, cette provocation atteindrait son but si elle devait entraîner chez les autorités nigériennes une réaction de rejet. Il va de soi que les Touaregs eux-mêmes, s'ils se prêtaient à ce jeu, en seraient doublement les victimes, à en juger par la façon dont les Libyens traitent leurs propres minorités.

c) Burkina Faso

Au Burkina Faso enfin, le "fait touareg" est limité à la zone sahélienne de l'Oudalan et ne concerne que des agro-pasteurs. Vivant, à l'instar de leurs frères du Niger et du Mali au Gourma, sur la rive droite du fleuve, ils constituent, comme en Algérie, une faible minorité, mais n'éprouvent pas au même titre le sentiment aigu de leur "berbérité".

Les effets de la sécheresse

Si la politique de chaque Etat, à l'égard des Touaregs, s'adapte aux conditions locales, elle doit aussi tenir compte du problème de la sécheresse auquel sont confrontés tous les pays sahélo-sahariens. De 1969 à 1974, la succession des sécheresses a provoqué la disparition de nombreux troupeaux et entraîné une dégradation du couvert végétal arboré et herbacé, en quantité comme en qualité. De ce fait, elle a focalisé l'intérêt des médias et des organisations internationales sur une région du monde restée jusqu'alors en marge de l'actualité. La sécheresse a aussi montré la nécessité d'enquêtes approfondies, d'études prospectives, de projets à moyen et long terme. C'est ainsi qu'en 1977 s'est tenue à Nairobi la conférence sur la désertification¹² au cours de laquelle ont été proposées des mesures tendant à réguler l'exploitation des zones menacées. Dès lors, se sont inversées les priorités du développement : plutôt que de poursuivre une politique qui n'a que trop réussi à multiplier les animaux, mais qui, en cas de pluies déficitaires, rend insuffisantes les ressources fourragères et hydrauliques, on cherche désormais à privilégier la conservation du milieu. L'augmentation démesurée des troupeaux et le libre accès aux points d'eau aménagés par l'Etat (puits cimentés, forages) ont provoqué en effet une anarchie dans la gestion des parcours : ni les chefferies traditionnelles ni l'administration ne sont en mesure d'en contrôler l'exploitation. Des projets tentent donc de réaliser un équilibre entre les charges pastorales et les parcours en s'efforçant de définir un cadre spatial (et coopératif) à des groupes d'éleveurs.

Depuis 1974, un retour relatif des pluies, avec des hauts et des bas selon les régions et selon les années, permit une reconstitution assez rapide des troupeaux. Cette période transitoire connut une reprise de la vie pastorale. Cependant, après quelques années incertaines, mais sans déficit pluviométrique généralisé, l'été 1984 a été marqué dans tous les pays sahéliens par un retour dramatique de l'aridité. Alors que les projets en cours étaient interrompus, plusieurs courants d'exode se sont généralisés : au Niger, les Touaregs et leurs troupeaux ont, dès le mois de novembre, migré vers les régions agricoles du sud avec le concours des services administratifs ; au Mali, les départs spontanés ont obéi à l'initiative de chaque famille ; on a même signalé dans les deux pays des migrations vers l'Algérie de Touaregs sans troupeaux. Au Niger, toutefois, on peut souligner l'existence de ripostes stratégiques dont l'effet a permis de réduire l'ampleur des déplacements. En encourageant tous les éleveurs à entreprendre autour des mares et des puits des cultures dites de contre-saison (cultures irriguées de saison sèche), ces initiatives ont assuré le regroupement des nomades autour de points d'eau rapidement aménagés, leur donnant ainsi l'occasion de séjourner à proximité des centres de distribution de vivres et de participer par ce moyen à leur propre alimentation. De tels aménagements présentent un intérêt psychologique évident : ils donnent aux éleveurs la possibilité de ne pas se transformer en mendiants ou en assistés, et leur fournissent un travail contribuant à leur subsistance. Mais ils sont malheureusement de portée limitée, car les cultures de contre-saison ne donnent que d'assez faibles rendements et entraînent souvent des risques de salinisation des terres. En outre, la fixation autour des mares et des puits qui, à notre sens, devrait assurer une reconversion limitée dans le temps, semble traduire une politique délibérée de sédentarisation des éleveurs. Cette volonté se manifeste dans tous les discours officiels où le terme de "nomade" est aboli, comme si on pouvait faire disparaître ce mode de vie par la magie du verbe. On n'oppose plus "nomades" et "sédentaires", mais "éleveurs" et "paysans". Un séminaire national sur l'élevage au Niger, tenu à Tahoua début 1985, a clairement annoncé les intentions du gouvernement. On peut craindre que les Touaregs, dans cette difficile période, ne puissent choisir librement leur avenir et perdent à la fois la maîtrise de leur espace et celle de leurs troupeaux.

Les déficits pluviométriques répétés, la dégradation des pâturages peuvent ainsi mettre en péril ces subtils rapports patiemment établis entre milieu aride et sociétés pastorales. L'exploitation de l'espace saharien par les éleveurs touaregs a permis l'élaboration d'une

civilisation originale dont les organisations internationales et les Etats ont aujourd'hui compris la valeur. Un projet "Touareg" a été lancé par l'A.C.C.T.¹³ pour encourager l'inventaire des traditions et rassembler toutes les études et la documentation concernant la population touarègue des Etats francophones. Les savoirs empiriques, les techniques pastorales font partie de cette culture multi-séculaire. Si les traditions orales sont actuellement recueillies et transcrites, si les caractères *tifinagh* sont aujourd'hui revendiqués par les autres Berbères sans écriture et utilisés dans leurs revues, une fraction plus discrète du savoir traditionnel, celle qui est liée à la pratique quotidienne du milieu et du troupeau et que seule la vie pastorale peut maintenir vivante, risque de disparaître. Aujourd'hui, les Touaregs ont pris conscience de l'importance de ce patrimoine qu'ils sont les seuls à pouvoir défendre et perpétuer.

La crise de 1984 a ébranlé bien des certitudes et les Touaregs eux-mêmes s'interrogent sur la possibilité de poursuivre un élevage qui constituerait la base exclusive de leur économie. La reconstitution des troupeaux, la multiplication des petits ruminants provoquent rapidement une inflation des effectifs qu'une chute de potentiel fourrager peut chaque année menacer. Brutalement imposées par la sécheresse, les migrations vers le sud ont révélé en 1984 les difficultés d'accueil dans des zones très peuplées, largement dépourvues de pâturages ; les départs vers le nord ont mis en lumière un manque de coordination, voire de solidarité, entre Etats voisins. Sans doute l'arrivée des Touaregs maliens et nigériens dans les centres de l'Ahaggar a-t-elle reçu un accueil favorable des autorités algériennes, mais, l'encombrement subit de la ville de Tamanrasset, autant que les activités commerciales de ces nouveaux venus provoquèrent bientôt des réactions xénophobes. En mai 86, plusieurs milliers de Touaregs furent reconduits aux portes de leurs frontières sans laisser le temps aux administrations malienne et nigérienne d'organiser ce retour : des situations difficiles, des scènes douloureuses ont été signalées par les médias.

Il semble que l'élevage touareg en zone sahélienne, impropre aux cultures pluviales, constitue la seule exploitation rationnelle de ce milieu, à condition que les effectifs des troupeaux puissent être contrôlés et aménagés en fonction des ressources fourragères annuelles. Ne doit-on pas donner à ceux qui veulent pratiquer ce type d'élevage extensif la possibilité de le perpétuer sur des parcours qu'ils sont les seuls à savoir exploiter, au fil des saisons, dans toutes ses composantes ?

Le maintien des activités pastorales s'accompagne toutefois, chez certains, du

désir de diversifier leurs ressources, s'ouvrant à des activités commerciales ou scolaires. Une telle conversion s'opère naturellement chez de jeunes scolarisés qui forment des antennes à l'extérieur des camps ; elle s'effectue plus difficilement chez les éleveurs pour qui le travail salarié ou celui de la terre, constituent des types d'occupation étrangers à leur tradition et dépourvus de prestige. L'élargissement du champ des activités des Touaregs, parfois hors de la zone pastorale, crée cependant un réseau élargi la "famille" qui limite les risques d'une économie exclusivement liée au troupeau, sa rompre les liens avec un milieu patiemment maîtrisé.

A cet égard, mentionnons quelques initiatives plus originales : par exemple, l'organisation spontanée de coopératives d'élevage par des chefs de famille qui, après avoir emprunté à l'Etat pour reconstituer leurs troupeaux, gèrent ensuite ces derniers sur des parcours complémentaires dans le temps et l'espace, et organisent une garde alternée avec retour programmé des bergers au campement. Evoquons encore la création par les éleveurs de cultures irriguées autour de points d'eau, constituant ainsi de petites oasis nouvelles. Ces deux exemples montrent que les intéressés eux-mêmes, en s'appuyant sur des techniques et des principes d'organisation traditionnels, sont capables de prendre en compte les nouvelles données du milieu et de proposer des solutions originales remettant en cause idées reçues et comportements stéréotypés. Ils manifestent ainsi le dynamisme du monde touareg, qui n'a jamais été figé, n'a cessé au contraire de se transformer et d'évoluer. Ce n'est pas en excluant tout changement, en se conformant à des traditions immuables maintenues artificiellement dans des "parcs nationaux" que la civilisation touarègue se perpétuera. Ce n'est pas en se repliant sur le passé — semblables à d'anciens combattants rêvant de leur jeunesse — que les Touaregs maintiendront leur identité. Les jeunes générations montrent ici et là qu'elles savent désormais intégrer des techniques nouvelles aux savoirs du passé. Elles montrent la voie : c'est par leur faculté d'innover sans se renier qu'elles prouveront que les Touaregs sont capables de trouver eux-mêmes des solutions pour exploiter un pays difficile auquel ils sont attachés.

Dans *Le Monde des livres* du 15 mai 1987, on pouvait lire une chronique intitulée «Les Berbères se déchaînent», qui signalait les multiples publications (et la liste était incomplète !), récemment parues en France traitant de la culture berbère. Dans ces domaines aussi variés que l'actualité, l'histoire, la littérature écrite et orale, plusieurs de ces textes donnaient la parole aux Touaregs. Bien que la diaspora des Touaregs n'ait, et de loin pas l'ampleur de celle des Berbères maghr

bins (Kabyles ou Chleuhs par exemple), elle existe cependant, aussi bien dans les villes de leur pays d'origine que dans des Etats africains voisins et même, à raison de faibles effectifs, en France. Ces émigrés forment de petites communautés solidaires, des réseaux de connaissances par lesquels l'information circule ; ils découvrent en France, grâce à des associations, des publications, des librairies spécialisées, la vitalité d'une culture dont ils mesuraient mal l'importance dans leur propre pays. Qu'ils soient ouvriers, étudiants ou cadres, les Touaregs de l'extérieur contribuent au rayonnement des antiques valeurs, tout en maintenant les yeux braqués sur les lieux de leur enfance. A des milliers de kilomètres, le centre du monde demeure encore ce campement mobile, blotti dans une vallée et entouré de troupeaux :

«Six mois et onze jours
se sont écoulés depuis que j'ai quitté mon
pays et mes campements ;
.....
Ah ! malheur au fils d'Adam
qui est dans le campement de tribus
étrangères :
on ne le connaît pas, on ne l'aime pas, nul
ne sait qui il est.»
(Foucauld, 1930, II : 192-195)

Les poèmes touaregs passés ou présents témoignent souvent de la nostalgie, du mal du pays qui étreint l'émigré. Le langage abonde en expressions pour traduire cet état d'âme, né de la solitude et de l'éloignement de la famille, des femmes aimées et du pays. Aujourd'hui encore le Touareg en exil porte en lui cette blessure : mais si on le questionne sur le nom d'une plante, sur le sens d'un poème, sur l'emplacement d'un campement, le rêve nostalgique fait place à la recherche passionnée du détail demandé, du terme adéquat, du toponyme oublié. Que le sujet abordé porte sur le vocabulaire, sur la météorologie ou le sens de la vie, l'intérêt soulevé est aussi puissant dans le fauteuil d'un appartement parisien que sur une couverture à l'ombre d'une tente. Pendant quelques instants, l'exilé lointain communique avec les siens, avec son milieu : le temps et l'espace sont abolis. Comme naguère le voyageur parti sur son méhari aux extrémités du Sahara, il pourra alors s'écrier :

«Je prie Dieu au nom des prophètes, des
saints,
et de tout ce qui va en pèlerinage à la
Mecque,
de me faire vivre jusqu'à ce que je revienne
au pays,
.....
Si je pouvais revivre un peu !»
(idem, 202-203).

NOTES

1. *Tamasheq* est un des parlers de l'ouest, parmi beaucoup d'autres : *tamajaq, tawlemmet, tadghaq, etc.*
2. "Tribu" est un terme emprunté à l'administration coloniale : il vaudrait mieux utiliser le terme touareg *tawshit*.
3. On a souvent parlé de "confédérations" : le terme touareg qui convient est *ettebel*.
4. Différents organismes ou éditeurs recueillent, transcrivent et publient ces traditions :
— C.E.L.H.T.O. (Centre d'étude linguistique et historique par tradition orale) de l'O.U.A. à Niamey,
— Services d'alphabétisation (Bamako, Niamey),
— Université de Copenhague, sous la direction du Pr. K.G. Prasse,
— Enfin, l'A.C.C.T. (Agence de coopération culturelle et technique) a lancé un projet "Touareg" qui comporte le recueil et la transcription des traditions orales.
5. Oeuvres de Ch. de Foucauld :
— *Poésies touarègues. Dialecte de l'Ahaggar*, Paris, Ernest Leroux, 1925-39, 2 tomes : t.I, 1925, 658 p. et t.II, 1939, 461 p.
— *Dictionnaire abrégé touareg-français des noms propres (dialecte de l'Ahaggar)*, Paris, Larose, 1940, 362 p.
— *Dictionnaire touareg-français*, Paris, Imprimerie nationale, 1951-52, 4 vol. 2028 p.
Foucauld (Ch. de) & Calassanti-Motylnski (A. de):
— *Textes touaregs en prose*, Aix-en-Provence, Edisud, 1984, 359 p. (édition critique et traduction de S. Chaker, H. Claudot & M. Gast).
6. Sur le plan morpho-syntaxique en revanche, les parlers touarègs sont restés moins purs (Chaker, 1984 : 58).
7. Contrairement à cette affirmation souvent répétée à tort, et selon laquelle seules les femmes seraient les gardiennes de ce savoir.
8. On peut noter que les Peuls forment en général des peuplements minoritaires, hors quelques régions où ils ont constitué des Etats ou des communautés influentes. Il n'y a pas de pays peul, mais des pays peuls, d'ouest en est, selon les méridiens.
9. *Bella* en pays zarma-songhay, *buzu* en pays haoussaphone.
10. I.N.S.E.E.-Coopération & S.E.D.E.S. 1966, *Etude démographique et économique en milieu nomade*, Paris, 88 p. + 57 p.
11. Cf *Jeune Afrique* du 09-06-82 et *Le Monde* du 06-06-85.
12. La Conférence des Nations Unies (U.N.E.P.) de Nairobi en 1977 a adopté dans le cadre de la lutte contre la désertification une liste de recommandations qui figure dans un document intitulé : *Résumés, Plan d'action et Résolutions*.
13. L'A.C.C.T. est une organisation intergouvernementale qui rassemble des pays liés par l'usage commun de la langue française, à des fins de coopération dans les domaines de l'éducation, de la culture, des sciences et de la technologie.

TRANSCRIPTION PHONÉTIQUE

- w : w ouvert anglais ("western")
- u : ou français
- ə : e muet
- e : é français
- gh : vélaire fricative sonore ("r" de Paris)
- q : vélaire occlusive sourde (k bref)

Ouvrages cités

Awki T. 1983, "Point de vue d'un Touareg écartelé", *Tafsut*. Tizi-Ouzou (Algérie), 1983, 1 : 137-139.

Bernus E. 1981, *Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*, Paris, O.R.S.T.O.M., 1981, 508 p., ("Mémoire O.R.S.T.O.M." n° 94).

Cauneille A & Dubief J. 1955, "Les Regibat Legouacem. Chronologie et nomadisme", *Bulletin de l'I.F.A.N.*, Dakar (Sénégal), 1955, b, XVII, 3-4 : 528-550, 1 carte H.T.

Chaker S. 1983, "Tafsut = Printemps !", *Tafsut*, Tizi-Ouzou (Algérie), 1983, 1 : 3.

Chaker S. 1984, *Textes de linguistique berbère*, Paris, C.N.R.S. 1984, 291 p.

Ag Bay C. & Bellil R. 1986, "Une société touareg en crise : les Kel Adrar du Mali", *Awal (Cahiers d'Etudes Berbères)*, édité par la Maison des sciences de l'homme à Paris, 1986, 2 : 49-85.

Dupire M. 1981, "Réflexion sur l'éthnicité peule", in "Itinéraires... en pays peul et ailleurs. Mélanges à la mémoire de P.F. Lacroix", *Mémoires de la Société des africanistes*, Paris, 1981, t. II : 165-181.

Foucauld Ch. de, cf. note 5.

Gast M. 1965, "Evolution de la vie économique et structures sociales en Ahaggar de 1660 à 1965", *Travaux de l'Institut de recherches sahariennes*, Alger, (Algérie), 1965, t. XXIV : 129-143.

Ghubayd agg Alawjeli 1975, *Histoire des Kel Denneg*, Copenhague, Akedemisk Forlag, 1975, 195 p.

Hill A. & Randall S. 1984, "Différences géographiques et sociales dans la mortalité infantile et juvénile au Mali", *Population*, Paris, 1984, 39, n° 6 : 921-946.

Monod Th. 1958, "Majābat al-Koubrā. Contribution à l'étude de l'"Empty Quarter" ouest-saharien", Dakar (Sénégal), I.F.A.N. 1958, 506 p., ("Mémoire I.F.A.N." n° 52).

Planhol de X. 1968, *Les fondements géographiques de l'histoire de l'Islam*. Paris, Flammarion 1968, 441 p.

